

Gide, Trotsky et l'U.R.S.S., par Janine Robrieux

CLT, numéro 25, mars 1986.

Pendant la plus grande partie de son existence, André Gide a été d'abord et avant tout un écrivain essentiellement préoccupé par les problèmes existentiels que lui suggéraient son moi et son environnement littéraire.

Après la révolution russe, toutefois, en 1925-1926, il avait décidé d'aller à la rencontre de l'Afrique. Deux ans après, il devait faire une entrée aussi inattendue que remarquée dans le domaine de la politique en dénonçant dans son *Voyage au Congo* l'exploitation coloniale des indigènes. Parti à la recherche de l'exotisme, il était revenu avec un réquisitoire contre le colonialisme et il venait de faire ses débuts d'écrivain engagé, alors qu'il était déjà dans sa soixantième année.

Quelques années plus tard, alors que Staline avait déjà confisqué à son profit le pouvoir à Moscou, André Gide fut à son tour attiré par l'U.R.S.S. C'était en 1931, au plus fort de la phase ultra gauchiste imposée par le nouveau régime, tandis que le stalinisme se développait déjà sur tous les plans derrière le révolutionnarisme qui tendait à justifier la collectivisation forcée, l'industrialisation forcenée et les nouveaux privilèges d'une classe bureaucratique en formation.

Cinq ans ne s'étaient pas écoulés que l'idylle prenait fin. Compagnon de route, André Gide avait fait son voyage à Moscou. A la différence de tant d'autres illustres, il avait été profondément déçu puis choqué et son engagement au côté de Staline n'y avait pas survécu.

Les constatations qu'il avait faites sur place recoupaient pour une large part les analyses de Trotsky dans *La Révolution trahie*. Il en était conscient et il le fit savoir. Devant les procès de Moscou, il se dressa, à la différence de quelques-uns des plus grands noms de la littérature française, pour défendre « *le grand proscrit* » et les autres victimes.

A l'été 1937, il vola même au secours du P.O.U.M. Tout, y compris son engagement antérieur contre le colonialisme, donnait à penser qu'il allait s'orienter vers Trotsky et ses compagnons. Non sans raison, l'entourage même du leader de l'opposition de gauche l'escomptait. Il n'en fut rien. Pourquoi ? Comment ? Ces questions se posent encore aujourd'hui. Efforçons-nous d'y répondre.

Lorsque dans l'été 1932 commencèrent à paraître dans la N.R.F. des pages de Journal de 1931, où Gide affichait ses sentiments à l'égard du communisme soviétique, la réaction fut d'abord de stupeur. Mauriac lui-même ne comprenait pas quelle pouvait bien être la démarche de Gide, ne voyait pas ce qui pourtant la rattachait à son œuvre passée. L'écrivain ne cesse de marquer la fascination qu'exerce l'U.R.S.S. sur lui. Ainsi il confie à la « *petite dame* » le 21 février 1932 que « *l'expérience russe* » lui « *semble une admirable chose et* » qu'il voudrait « *de tout son cœur qu'elle réussisse, étant entendu qu'elle ne pourrait évidemment être la même ici, les circonstances étant trop différentes* ». Il renchérit : « *J'avoue que ce qui se passe en Russie me passionne beaucoup plus du point de vue moral et je crois que, pour individualiste que je sois, je me soumettrais très bien à la contrainte soviétique.* » **1**

S'interrogeant sur la nature de son adhésion il observe dans son Journal de 1933 **2**, que ce qui l'amenait au communisme, « *ce n'est pas Marx c'est l'évangile* », « *l'évangile sans contrainte ni prohibition* », « *mon bonheur est d'augmenter celui des autres. J'ai besoin de tous pour être heureux* ». On vit alors Gide présider des meetings au Vel'd'Hiv, parler dans des congrès, signer des motions et des pétitions, faire partie de délégations. Ainsi après le verdict contre Dimitrov à Leipzig, une vaste campagne fut déclenchée en faveur du responsable du Comintern qui, arrêté à la suite de l'incendie du Reichstag en mars 1933, fut acquitté, mais non libéré. Et voilà que Gide, qui avait déjà assisté à un premier meeting

pour Dimitrov en novembre 1933, consentit à se rendre à Berlin, accompagné de Malraux. Prié de donner son adhésion à l'Association des Ecrivains et Artistes Révolutionnaires (A.E.A.R.), que dirigeaient des fidèles de Staline, il répondit par la négative, en ajoutant qu'ainsi ses lecteurs l'écouterait davantage. Lucide, il note alors dans son Journal **3** : « *d'humeur et de tempérament, je ne suis rien moins que révolutionnaire [...]. Je l'ai déjà dit : " Je n'entends rien à la politique ". Fascisme est l'allocution d'ouverture prononcée par André Gide le 21 mars 1933, salle du Grand Orient, rue Cadet, à la manifestation organisée par l'A.E.A.R., qu'il avait été invité à présider, bien qu'il n'eût pas consenti à en devenir membre. Au Présidium, l'entouraient André Malraux, Eugène Dabit, Jean Guéhenno, le professeur Wallon, Paul Vaillant-Couturier. Autre exemple : le 23 octobre 1934, plusieurs milliers d'auditeurs se pressèrent dans la salle de la Mutualité afin d'écouter des rapports sur le premier Congrès des Ecrivains soviétiques. Gide prit la parole. Il souligna son opposition à la doctrine littéraire prônée dans la capitale soviétique, mais il se dit convaincu qu'en U.R.S.S. la littérature s'émanciperait.*

Curieusement, il relevait cependant dans son Journal **4** : « *Tout comme celle au catholicisme, la conversion communiste implique une abdication du libre examen, une soumission à un dogme, la reconnaissance d'une orthodoxie* ». Et d'ajouter que toutes les orthodoxies « *lui étaient suspectes* ».

Il concevait cependant le communisme et, jusqu'à son voyage, se représentait la société soviétique comme une sorte d'Etat de nature débarrassé de toutes les contraintes, de tous les interdits, de tous les conformismes auxquels il s'était heurté dans la société capitaliste. Son engagement n'était rien moins qu'une attitude de révolutionnaire, mais bien plutôt celle du révolté séduit par une sorte d'anarchie.

N'affirmait-il pas dans son Journal du 27 juillet 1931: « *Je voudrais crier très haut ma sympathie pour la Russie ; et que mon cri soit entendu, ait de l'importance. Je voudrais vivre assez pour voir la réussite de cet énorme effort ; son succès que je souhaite de toute mon âme, auquel je voudrais travailler. Voir ce que peut donner l'État sans religion, une société sans famille. La religion et la famille sont les deux pires ennemies du progrès.* »

Ainsi apparaî-t-il à cette date comme bien peu marxiste, puisqu'il ne juge pas que la révolution passe d'abord par l'abolition du capitalisme, ensuite et non moins obligatoirement par la suppression progressive de toute différence de classe. Toutefois, il ressemble à ce moment au parfait « *compagnon de route* ». N'était l'incident provoqué par le retentissement de « *l'affaire Victor Serge* ». En juin 1935, au lendemain du Congrès international des écrivains pour la défense de la culture, l'écrivain adresse une lettre à l'ambassadeur d'U.R.S.S. en France pour réclamer des éclaircissements sur les motifs de la relégation de Serge. Le 17 juin 1936, invité par le gouvernement de Moscou, il part pour un voyage triomphal de dix semaines en Union Soviétique (du 17 juin au 24 août 1936). L'expédition a débuté à Leningrad où Gide a retrouvé Louis Guilloux, Eugène Dabit, Jef Last, un communiste hollandais, Pierre Herbart et l'éditeur Schiffrin. Le 20 juin 1936, sur la Place rouge, aux côtés de Staline, de Molotov et des dignitaires du régime, il prononce l'éloge funèbre de Maxime Gorky. Du coup, l'édition russe de ses œuvres paraît à un rythme accéléré. Le 24 août 1936, changement de décor. Le premier des grands procès de Moscou se termine notamment par la condamnation et l'exécution de Zinoviev et Kamenev, qui se sont eux-mêmes accusés en public de tous les crimes. Au sein de la gauche française, ceux qui dénoncent les atrocités staliniennes sont rares et peu crédibles. Trotsky est isolé et André Gide, qui s'oppose soudain au parti, n'est pas en meilleure posture **5**.

Que s'était-il passé ? Sur ce point capital le Journal de l'écrivain et les Cahiers de la Petit Dame ne nous renseignent guère **6**. Nous savons pourtant par la veuve d'Ignace Reiss, Elisabeth K. Poretzki, qu'à Moscou même « *l'invitation de Gide avait tourné au fiasco* » au point que l'écrivain avait été, fait sans précédent, jusqu'à refuser l'honneur d'être reçu par Staline **7**. Même si la chose ne fut pas ébruitée, c'était là le scandale et, le système stalinien étant ce qu'il était, fatalement le processus de rupture était engagé. Malheureusement, nous n'en connaissons toujours ni les causes ni les circonstances.

Quoiqu'il en ait été, en novembre 1936, André Gide publie *Retour de l'U.R.S.S.* Pour lui, la Russie est en construction. Il semble qu'on y assiste à la parturition du futur.

Il se place du point de vue psychologique pour parler des usines. « *On y éprouve le sentiment de l'humanité. La jeunesse y est charmante* », écrit-il. Dans les rues de Moscou il est sensible au résultat du nivellement social : cela incarne pour lui la société sans classes. Non sans naïveté, observant une queue devant un magasin, il considère que le Russe semble prendre plaisir à attendre. Lors de la visite d'un kolkhoze, il ne peut que noter une complète dépersonnalisation. Il découvre que le façonnement de l'esprit engendre une uniformité de pensée.

Il s'insurge contre le fait que les homosexuels soient condamnés à la déportation pour cinq ans, avec renouvellement de peine, s'ils ne se trouvent pas amendés par l'exil.

Il note qu'il y a des pauvres en U.R.S.S., que l'état d'esprit petit-bourgeois tend à se développer, qu'on n'observe plus d'esprit critique. On demande l'acceptation, le conformisme. Il observe que l'effigie de Staline se rencontre partout et que la dictature est celle d'un homme. Il affirme hautement que la valeur d'un écrivain dépend de sa force d'opposition, qu'il se doit d'être anticonformiste. Mais il s'empresse d'ajouter que l'aide que l'U.R.S.S. apporte à l'Espagne montre de quel heureux rétablissement elle demeure capable. Bref, on l'a compris, au fond, pris entre ses sympathies les plus vives et ses constatations les plus amères, André Gide hésite.

Dans son *Retour de l'U.R.S.S.* se mêlent les appréciations élogieuses, les réserves et les critiques. Venant d'un écrivain à la fois prestigieux et connu comme sympathisant communiste, le jugement très nuancé désoriente nombre de communistes et de « *compagnons de route* ». Aussi le « *parti* » critique-t-il très durement le livre et son auteur. C'est l'Association des Amis de l'Union Soviétique, alors à son apogée, qui a été chargée de la riposte : le 2 décembre 1936, à la Grange-aux-Belles, Jean Lurçat et le responsable communiste Fernand Grenier mènent la contre-attaque. Plus mesuré, le premier cité se réfère « *au seul vrai, l'ouvrier français* » pour parler des « *conditions de l'ouvrier et de sa famille en Union Soviétique* ». Il cite aussi le mot « *judicieux* » d'un « *écrivain* », un certain Wurmser qui n'est pas communiste. Officiellement du moins. « *N'allez pas là-bas, retournez-y !* » Fernand Grenier, quant à lui, reproche à Gide de ne voir que des ombres et de perdre de vue le tableau d'ensemble, et, qui plus est, d'accomplir une « *monstruosité* » en assimilant l'U.R.S.S. à l'Allemagne nazie. Il cite en les approuvant les propos d'un ouvrier parisien qui lui disait la veille : « *Peut-être y a-t-il des critiques justes ? Mais l'U.R.S.S., c'est quand même l'U.R.S.S., où il n'y a plus de gens qui s'engraissent de notre travail. Et s'il n'y avait pas les Soviets, nous serions désespérés de l'avenir !* » Ainsi, déjà, retentit ici le sartrien de l'après-guerre, le fameux « *il ne faut pas désespérer Billancourt* » qui souligne si bien cette note très intellectuelle faite d'irrationnel et d'ouvriérisme naïf sans laquelle on ne peut comprendre la force d'attraction du stalinisme. A la Grange-aux-Belles, Fernand Grenier conclut son exposé en se livrant à l'amalgame de rigueur : le livre de Gide « *n'aura servi ni la cause du peuple, ni celle de la paix, ni celle de l'Union Soviétique* ».

A Moscou, on avait invité Feuchtwanger, le romancier allemand, dans l'espoir qu'il écrirait **8** un livre capable d'effacer l'impression désastreuse produite par la description qu'André Gide venait de donner de l'existence en Union Soviétique dans son *Retour de l'U.R.S.S.* **9**. Mais pendant ce temps, la terreur redouble en U.R.S.S. Du 23 au 30 janvier 1937 c'est le second des grands procès de Moscou. Au printemps 1937, successivement Ordjonikidzé et Gamarnik se suicident. En juin, on apprend la condamnation et l'exécution de toute une série de chefs de l'Armée rouge, dont Toukhatchevsky et Iakir. Puis c'est une épuration sanglante et massive qui commence. Elle va durer jusqu'à la fin de 1938. Le 13 mars 1938, le troisième des grands procès de Moscou en constitue l'apogée. Il se termine notamment par l'exécution de Boukharine et de Rykov, l'ancien président du conseil et commissaire du peuple. A Paris, en février 1938, Léon Sedov, le fils de Trotsky, a trouvé une mort mystérieuse. Les procès de Moscou préoccupent l'écrivain. En témoigne « *la petite dame* » dans ses Cahiers du 15 juin 1937 : « *Les nouvelles exécutions en U.R.S.S., où la terreur s'exaspère et prend un aspect de folie, nous occupent*

tellement l'esprit qu'on ne parle que de cela. » Dans ce contexte, ulcéré de surcroît par les critiques des staliniens, Gide décide de préciser sa pensée dans un second recueil *Retouches à mon retour de l'U.R.S.S.* publié en 1937.

Comme le note Maria Van Rysselberghe dans *les Cahiers de la Petite Dame* d'octobre 1937, Gide pense que son « *premier livre sur l'U.R.S.S. était ému* » et que son « *second* » était « *celui d'un homme irrité* ». Cette fois, en fait, il s'agit d'un réquisitoire en règle. En U.R.S.S., explique-t-il, l'esprit libre se trouve plus courbé, plus vassalisé, fût-ce que n'importe où dans l'Allemagne de Hitler. Il note que contre Zinoviev, Kamenev, et Smirnov, ceux que l'on dressera, ce sont leurs camarades de la veille : Piatakov et Radek. Chacun se surveille et est surveillé. Le mouchardage fait partie des vertus civiques. Il constate encore l'extrême misère pour le grand nombre de travailleurs, pour permettre à certains privilégiés de plus énormes traitements. Il réprovoque « *tous les privilèges* » qu'il espérait « *abolis* » et conclut en parlant de l'U.R.S.S. : « *Elle a trahi tous nos espoirs.* » Sur ce plan il rejoint les critiques et les analyses avancées par Trotsky dans *La Révolution trahie*, qui avait affirmé que l'Etat Soviétique prenait un aspect « *bureaucratique et totalitaire* » tandis que la « *société soviétique* » se divisait « *à présent en une minorité privilégiée et assurée du lendemain et une majorité végétant dans la misère* ».

Après les *Retouches*, Gide semble un temps retourner à l'apolitisme. Dès juin 1937, le Journal atteste les problèmes linguistiques et littéraires purs. Mais il est bientôt rappelé à la politique, non pas par les événements en U.R.S.S., qui vivait son année terrible, mais par ceux d'Espagne, qui n'étaient pas, hélas, sans rapport avec les précédents. A la fin d'août 1937, une lettre lui arriva de Barcelone qui l'informa des procédés employés contre les membres arrêtés du parti ouvrier d'unification marxiste (le P.O.U.M.). Ce parti, composé de militants ouvriers opposés au stalinisme et engagés dans la lutte contre Franco mais diffamés et assimilés aux « *trotskystes* » eux-mêmes amalgamés aux « *fascistes* » par les staliniens, avait en effet été dissout en juin, à la suite des troubles à Barcelone. Après avoir élevé sa voix une première fois en mai, Gide va s'engager davantage dans la campagne en faveur du P.O.U.M. A la fin d'octobre, il signe un télégramme adressé au gouvernement républicain espagnol qui demande des garanties de justice pour tous ces accusés politiques.

D'un autre côté, très logiquement, après le premier procès de Moscou, il était intervenu personnellement auprès de Léon Blum, son vieil ami de jeunesse, pour venir en aide à Léon Trotsky. Il avait dressé, vraisemblablement en décembre 1936, une lettre au Président du Conseil, lui demandant d'intervenir en faveur du « *grand proscrit* » à qui le Mexique offrait son hospitalité. « *Mais gagner le Mexique* » n'était pas « *chose aisée* ». Il demandait donc à son ami — qu'il avait le privilège de tutoyer — si le gouvernement français lui accorderait le transit (avec protection assurée) « *le temps de passer d'un bateau sur un autre* ». En effet, Léon Trotsky s'était vu accorder l'asile politique par la France, de l'été 1933 au printemps 1935, au milieu de tracasseries sans nombre suscitées par le P.C.F. ou par des éléments très réactionnaires. Il avait été victime d'une mesure d'expulsion... après que Laval fût revenu de Moscou, en mai 1935, où il avait conclu avec Staline les fameux accords sur le nécessité pour la France de « *porter son armement à la hauteur des impératifs de sa défense nationale* ». La Norvège, où le parti travailliste venait de gagner les élections, lui avait accordé l'autorisation de séjour. Pour peu de temps. La pression russo-stalinienne jouant à plein. Sur « *La planète sans visa* » pour le compagnon de Lénine, il ne restait plus que le Mexique. Entre temps, précisément en août, le premier des procès dits de Moscou avait commencé avec Zinoviev et Kamenev parmi les seize accusés à qui l'on reprochait de s'être mis aux ordres de Trotsky pour assassiner Staline.

On comprend mieux le sens de la démarche d'André Gide auprès de Léon Blum. Revenu d'U.R.S.S. avec les sentiments qu'il va exprimer dans *Retour de l'U.R.S.S. et Retouches*, Gide ne peut être insensible au sort d'un des deux grands artisans de la révolution d'Octobre désormais condamné à l'errance et en butte aux persécutions de son tout-puissant tyran. Mais il va plus loin. En un moment où la plupart des intellectuels français, dits de gauche, tressent des couronnes au « *Père des peuples* » et approuvent

bruyamment « *sa justice* », au-delà de sa solidarité avec la victime d'une injustice, il exprime sa sympathie pour le révolutionnaire intellectuellement et moralement intransigeant.

Dans une lettre à Jean Guéhenno datée du 17 février 1937, après le deuxième procès de Moscou **10** :
« *Je prétends que l'on peut ne pas approuver Staline, sans devenir aussitôt trotskyste pour cela. Je crois (il est nécessaire d'y insister) qu'il est extrêmement dangereux aujourd'hui de lier la cause de la Révolution à l'Union Soviétique, qui, je le répète, la compromet. C'est pour avoir dénoncé ces compromissions que Trotsky est traité d'ennemi public (alors qu'il ne l'est que des compromissions de Staline) et, du coup, assimilé au fascisme, ce qui est vraiment par trop simple. Il est beaucoup plus l'ennemi du fascisme que Staline lui-même et c'est en tant que révolutionnaire et antifasciste qu'il dénonce les compromissions de ce dernier. Mais allez donc faire comprendre cela à un peuple aveuglé !* »

Au Mexique, autour de Léon Trotsky, on est alors au plus fort de la préparation du contre procès public destiné à prouver contradictoirement l'innocence totale du révolutionnaire. Naturellement, on mobilise tous ceux qui veulent rétablir la vérité. On est donc très au fait des réactions du grand écrivain. Pour ce qui est de l'œuvre de justice, on sait déjà que l'on peut compter sur lui. Mais on sait aussi qu'il a manifesté son accord avec *la Révolution trahie*. Dès lors, Trotsky et son entourage attendent beaucoup de lui. Le vieux leader de la Révolution d'Octobre pour sa part évoque l'éventualité d'une visite d'André Gide dans une lettre à Rosmer. Il la commente en ces termes :

« Je suis sûr qu'il serait bien accueilli maintenant aussi bien à New York qu'ici, car, dans les idées et les sentiments des intellectuels et des ouvriers, un grand remue-ménage se produit sous le coup des procès de Moscou. Le monde a soif d'une parole honnête et indépendante. Il n'est pas nécessaire de vous dire que, pour ma part, je serais fort heureux de pouvoir faire la connaissance de cet homme et écrivain remarquable. »**11**

Pourtant, apparemment, presque au dernier moment, Gide, semble-t-il, change d'avis. Chez les trotskystes, on s'en préoccupe sans trop s'en inquiéter cependant. C'est ainsi que Pierre Naville écrit à van Heijenoort, le secrétaire de Trotsky **12**. Revenant sur le voyage envisagé par Gide, il s'exclame :
« *Cet animal a renoncé pour l'instant, pour des raisons de santé. Il se déclare assez malade et veut simplement prendre quelques semaines... à Dakar. Il a dit cependant ne pas abandonner son idée de se rendre au Mexique.* »

Naville, cependant, ne dissimule pas qu'à son avis Gide regarde tout cela avec des yeux d'amateur de Dostoïevsky et qu'il s'en voudrait d'intervenir dans les conséquences. « *Lors du deuxième procès, précise Naville, je l'ai pressé de faire des déclarations aux journaux, à la radio. Cela lui était possible, mais il n'a rien fait, se déclarant impuissant. C'est le revers de ce genre d'honnêteté.* »

Il y a donc déjà un problème Gide, mais, pour Naville, l'explication de la passivité gidienne doit être tout à la fois purement psychologique et honorable. Reste d'ailleurs un important motif de satisfaction. Naville relève en effet que « *Gide a écrit un second livre sur l'U.R.S.S. en réponse à ces accusateurs.* » Il précise :

« *Ce que j'en connais est aussi nuancé que dans le premier. Cependant, il y a ajouté des notes inédites sur son voyage qui corsent l'intérêt (intervention de la Guépéou, sort de Boukharine, etc.).* »

Mais après cette lettre de Naville, du côté de Gide, la valse-hésitation se poursuit. A Mexico, Léon Trotsky se demande comment faire pour avancer enfin, avec ce grand écrivain qui reste sur place, alors que tout ce que l'on sait de ses réactions devrait le conduire à rejoindre le grand combat pour la simple justice du contre-procès. Le secrétaire de Trotsky témoigne de ce que furent alors les interrogations et l'embarras du grand révolutionnaire.

Dans son livre *Sept ans auprès de Léon Trotsky*, Jean van Heijenoort rapporte :

« Plusieurs fois, au cours de l'année 1937, Naville nous avait écrit de Paris qu'André Gide avait l'intention de se rendre au Mexique ; mais, chaque fois, il remettait à plus tard. En novembre, le projet de Gide sembla se préciser. Trotsky chercha à vaincre ses hésitations. Il songea un moment à lui écrire pour lui dire tout ce que le Mexique pouvait lui offrir ; mais, finalement, il s'en abstint, car, pensait-il, Gide aurait pu voir dans une telle lettre une tentative de mainmise. Procédant d'une manière moins directe il rédigea un projet de lettre qui commençait par « cher Maître » et détaillait tout ce qui pouvait inciter Gide à venir. La lettre devait être signée par plusieurs artistes et écrivains mexicains, dont Diego Rivera. »

Comme on le voit, vers la fin de 1937, pour Léon Trotsky lui-même, le cas Gide était devenu une énigme passablement déroutante. Face à cette situation, à Paris, Naville finit, lui, par s'impatienter. Face à cette situation, à Paris, Naville finit, lui, par s'impatienter. Début 1938, le 10 janvier, il écrit au secrétaire de Trotsky **13** :

« Souvent Léon Davidovitch consacre des articles, lettres ou notes pour des gens de dixième ordre, mais pour Gide rien. »

Et d'expliquer son reproche :

« A mon sens, c'était une erreur psychologique, car, tout compte fait, le type était très à l'affût des réactions du Vieux, il avait potassé La Révolution trahie à fond, en avait fait partout un éloge extraordinaire, et était presque gêné de publier sa seconde brochure après. S'il a hésité deux fois sur le point de partir pour le Mexique, c'est qu'il craignait d'être mis en présence de L.D. sans savoir à l'avance ses réactions. Il se fait bien entendu de L.D. une idée un peu extravagante et lui est tout en nuances »

Naville avait-il raison ? Fondée sur l'approche psychologique qu'il suggérait, une lettre de Trotsky à Gide l'aurait-elle fait basculer ? Du point de vue de l'histoire pure, la question est de celles qui n'autorisent aucune réponse. D'ailleurs, Jean van Heijenoort ne se souvient pas si la lettre signée par plusieurs artistes et écrivains mexicains à laquelle songeait Trotsky fut envoyée ou non.

Quoi qu'il en fût, en tout cas, Trotsky apprit bientôt que *« Gide avait brusquement changé ses plans et qu'il était parti pour l'Afrique. »* L'écrivain s'éloignait définitivement de Trotsky.

Le 21 août 1940, Léon Trotsky était assassiné ; l'apprenant, Gide, qui était en compagnie de Roger Martin du Gard, se borna à dire que **14** *« le sort lui devait bien une pareille fin »*. Gide qui, en 1937, avait un instant pensé se solidariser avec l'homme d'Octobre ne manifesta guère de sentiment en apprenant la fin atroce de cette révolution qui l'avait tant impressionné. Pourquoi ne sera-t-il plus jamais question de Trotsky ni même de politique ? Comment concevoir pareille sécheresse et semblable abandon ? Gide s'est engagé avec l'ardeur du néophyte. Sans doute faut-il admettre que ce désengagement quelque peu injuste et déroutant peut sinon s'expliquer, du moins se comprendre, à travers les éléments d'analyse dont nous disposons quand nous examinons l'ensemble du cheminement politique gidien. L'engagement de Gide a été singulièrement tardif : soixante ans pour sa première prise de position, de soixante-cinq à soixante-dix ans pour tout ce qui touche à la question soviétique. Il y avait, on l'a vu, incontestablement l'ardeur du néophyte, mais il y avait aussi ce que l'on ne trouve pas d'ordinaire chez les jeunes gens, une forte dose de scepticisme.

Scepticisme tellement fort et en contradiction avec ses engagements qu'il pose problème, scepticisme qui débouche sur le double langage, et scepticisme qui renvoie à la personnalité profonde de Gide. Car il y a au moins deux scepticismes : le premier de bon aloi est celui du rationaliste, le second, plus discutable, est l'apanage d'un certain individualisme. Il sert alors surtout à justifier le refus et la passivité qui s'ensuit. La frontière entre les deux est malaisée à discerner. Et nous n'avons pas assez d'éléments pour établir sous cet angle la vérité quand il s'agit du désengagement d'André Gide. Tout au plus peut-

on penser que se substituait chez lui la marque de l'anti-trotskyisme que des staliniens imprimaient partout dans les années trente.

Que quelque chose qu'il devait à l'influence stalinienne se soit réveillée en lui relève du domaine du possible. Mais cela ne saurait suffire à expliquer le comportement d'un homme beaucoup trop lucide comme le prouve son Journal, pour succomber à ce type de réflexe, surtout après les procès de Moscou.

Il faut chercher l'explication de l'éloignement de l'écrivain du côté de son moi envahissant. Car Trotsky, pour sa part, n'a à l'évidence rien fait qui ait pu déclencher le processus de rupture gidien. Au contraire, le révolutionnaire a entrepris à peu près tout ce qui était en son pouvoir pour maintenir et améliorer le bon contact initial. A la réserve près, on l'a vu, de la lettre que réclamait Naville.

Mais cette lettre même, on le conçoit, posait quelques problèmes. Au fond, le seul malentendu de la part de Trotsky fut celui qui ne pouvait que séparer le révolutionnaire altruiste tout entier tendu vers la défense de son idéal de l'intellectuel individualiste, l'homme d'action d'un certain type d'écrivain essentiellement tourné vers ses propres problèmes.

On pourrait même dire qu'il n'y eut jamais pour Gide de véritable engagement et l'on eut raison d'observer que le titre de *Littérature engagée* qu'il donna en 1950 en recueil de textes (Discours, articles, lettres et Robert ou l'intérêt général) de sa période socialisante était un contresens quant à l'état d'esprit de Gide lui-même, qui ne consentit jamais à se considérer comme prisonnier de son option ni de ses actes : à ses yeux, c'eût été, de fait, renier toute sa vie et toute son œuvre antérieure. C'eût été insupportable.

Vu sous cet angle, avec le recul, Gide apparaît comme un écrivain qui ne pouvait pas se préoccuper durablement des problèmes collectifs et donc de la politique. L'écrivain, par essence désengagé, ne pouvait se transformer sur le tard, fût-ce sous le choc des procès de Moscou et de l'influence de Trotsky, en un écrivain durablement engagé.

Notes :

1. Maria van Risselberghe, « *Les cahiers de la Petite Dame* », Cahiers André Gide, n° 5, Editions Gallimard, 1974, p. 164. Maria van Risselberghe écrivit, sous forme de journal, des récits très vivants sous le titre : « *Cahiers de la Petite Dame* » retraçant l'atmosphère de l'entourage de Gide, rue Vaneau, et relevant presque quotidiennement les propos et les préoccupations de l'écrivain.
2. André Gide le 6 juin 1933, Journal (1889-1939), « *Bibliothèque de la Pléiade* », Editions Gallimard, 1951, p. 1176.
3. Ibidem, p. 1174.
4. Ibidem, p. 1175.
5. Gide écrit dans son Journal le 5 septembre 1936 : « *Que penser de ces seize inculpés s'accusant eux-mêmes, et célébrant la louange d'un régime et d'un homme pour la suppression desquels ils aventureraient leur vie ?* », op. cit., p. 1254.
6. Gide n'écrit rien dans son Journal du 17 mai au 3 septembre 1936, date de son retour d'U.R. S. S.
7. Elisabeth K. Poretski, *Les Nôtres*, « *Dossier des Lettres Nouvelles* », Denoel, 1969, p. 195. Reins, de son vrai nom Ignacy S. Poretski (1900-1937) était un haut fonctionnaire du G.P.U. connu sous le nom de Ludwig. Ecœuré par les procès, il rompt avec Staline, et annonce publiquement son ralliement à la IVe Internationale. Il est presque aussitôt assassiné par le G.P.U. En 1936, Poretski était particulièrement bien placé pour connaître les aléas du voyage de Gide.
8. Feuchtwanger fit ce que Staline attendait en écrivant Moscou 1937. Il accepta d'ailleurs d'autant plus aisément d'écrire une apologie des procès de Moscou qu'il n'avait jamais eu la moindre sympathie pour la révolution et ne voyait nulle raison d'en avoir pour ses dirigeants exécutés.
9. Elisabeth K. Poretski, op. cit. , pp. 194-195.

10. André Gide, *Littérature engagée*, Gallimard, 1950, pp. 155-156.
11. Trotsky à Rosmer, 12 mars 1937, Houghton Library.
12. Pierre Naville à van Heijenoort, 22 mars 1937, Houghton Library.
13. Pierre Naville à van Heijenoort, 10 janvier 1938, Houghton Library.
14. Maria van Risselberghe, août 1940, « Les cahiers de la Petite Dame », Cahiers André Gide, n° 6, Gallimard, 1975, p. 188.

On nous écrit

D'Ann Arbor (Mich). Notre ami Alan Wald nous a adressé une nécrologie de Bernard Wolfe qui ne nous est parvenue que trop tard et nous le regrettons. Nous souhaitons cependant reproduire ici sa conclusion dans la mesure où elle nuance, voire contredit l'appréciation que nous avons nous-mêmes formulée dans notre nécrologie parue dans le numéro 24 :

« A Hollywood, Wolfe était généralement connu comme un « trotskyste », alors même qu'il était devenu un véhément anti-bolchevik dans les années cinquante. Plus tard, cependant, il insistait sur le fait qu'il était « anti-stalinien » et pas vraiment « anti-communiste », et il parlait avec amertume des anciens « radicaux » comme Sidney Hook qui avaient participé à la chasse aux sorcières des années cinquante et étaient devenus des partisans du statu quo. Se voulant avant tout bohème, Wolfe, pendant les années qui ont suivi sa psychanalyse avec Bergler, a préféré analyser les questions politiques en termes psychologiques. Ses romans dépeignent tous les militants politiques comme des hommes dangereusement agressifs avec des besoins masochistes. Il se considérait néanmoins comme un gauchiste indépendant et sympathisait avec nombre de causes libérales. »

De La Haye (Pays-Bas), Jean-Paul Andrade, à propos de l'article de René Revol, nous signale la parution d'un livre de l'Institut cubain du Livre (UP8) de Miguel Angel, *Los Guerrilleros Espanoles en Francia*. Il nous écrit :

« Je crois fermement qu'il est très important d'accorder de l'attention au fait que les étrangers vivant en France, surtout ceux qui ont combattu contre le fascisme en Espagne, ont joué un rôle très important dans la libération de la France. Il est déplorable que des partis qui se déclarent représentants de la classe ouvrière refusent d'avoir une position claire sur ceux qui ont donné leur vie pour la libération de la classe ouvrière, française et tous les autres dans la lutte contre le fascisme. Puisse cette information être utile à ceux qui sont intéressés par la vérité et pour empêcher que l'opportunisme politique ou des influences chauvines empêchent la classe ouvrière française de se souvenir de ceux qui ont tout donné pour leur permettre d'avoir une France " libérée ". »

D'un lecteur qui nous demande de ne pas révéler son identité :

« Chers camarades,

Je m'en vais donc me réabonner à votre revue (ri° 25-28 inclus), pour laquelle je continue à éprouver un intérêt certain.

Cette fois, cependant, — et c'est la première fois depuis le début de sa parution —, je ne le ferai pas sans vous envoyer quelques phrases critiques.

L'ILT et les CLT ont un caractère tout à fait particulier : c'est la seule institution et c'est la seule revue (à ma connaissance du moins — nous ne sommes pas au Brésil)